

LE CORPS FÉMININ DANS LES NOUVELLES DE MARÍA DE ZAYAS : UN TERRITOIRE DOMINÉ

EVA TILLY

Université Rennes 2 - ERIMIT (EA 4327)

ABSTRACT

This article proposes an analysis of the notion of « territories » from a literary point of view but also from the angle of « civilisation » as the narrative work by Maria de Zayas (1590-1660) aims at being didactical and is anchored in an era. The concrete territory, the home, the street, nature, but also the female body, are unsurprisingly accorded a symbolic nature. The author shows her vision of the territories of the society which is hers emphasising the dangers of permeation, a symbol of the relational difficulties between men and women, in a critique of the social yoke, organised into a hierarchy and seen as sinful. In what she presents as a continuous conflict for the acquisition of a territory (belonging to women), the space of the convent, a parcel of divine territory in the author's opinion, is a place of peace and salvation.

RESUMEN

Este artículo propone un análisis de esta idea de « territorio » desde un punto de vista literario pero también social e histórico ya que la obra de María de Zayas (¿1590-1660 ?) se inscribe en una voluntad didáctica enraizada en una época. El territorio concreto, la casa, la calle, la naturaleza, pero también el cuerpo femenino tienen, por supuesto, un carácter simbólico. La autora expone su visión de los territorios de la sociedad en la que vive subrayando los peligros de una penetración recíproca, símbolo de las dificultades de las relaciones entre los hombres y las mujeres, en una crítica del yugo social jerarquizado e inicuo. En lo que presenta como un conflicto permanente para apropiarse un territorio (el de las mujeres), el espacio del convento, fragmento del territorio divino según la autora, es un lugar de paz y de salvación.

Dans le cadre de cette étude sur le thème des « territoires », nous avons choisi d'orienter notre réflexion sur le corps féminin, préférant ainsi aborder ce sujet sous un angle plus symbolique ou idéologique que géographique, bien que ces différentes approches ne soient en rien contradictoires comme nous allons tenter de le montrer. Les notions de « territoire » et de « territorialité » semblent difficilement dissociables de celle de

pouvoir si l'on s'en réfère au *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*¹. Le corps féminin ne représente-t-il pas un territoire, objet de nombre d'enjeux ? Un territoire est un espace, limité par des bornes ou des frontières, soumis à des lois, à un pouvoir. Un territoire peut être possédé, attribué, conquis, dominé, libéré, défendu : il est à la fois matériel et symbolique. A travers les nouvelles de María de Zayas², une auteure du Siècle d'or qui fut considérée comme une féministe avant l'heure, nous allons tenter de mettre en évidence les relations qui peuvent être établies entre le corps féminin et un territoire. Les corps des personnages féminins des nouvelles sont l'objet de bien des convoitises : objets matériels d'échange, biens dont la valeur symbolique représente un des piliers de l'honneur, principal ciment social de l'époque. Ces corps féminins sont eux-mêmes cantonnés dans des espaces ou des territoires, les demeures familiales, sensées les protéger contre les éventuelles tentatives d'assauts des hommes, propriétaires et maîtres de l'ensemble des territoires. Le territoire féminin est bien restreint et les nouvelles soulignent la dichotomie femme-nature, homme-culture³ en faisant de la cité le lieu de tous les dangers tandis que la forêt se fait protectrice. Le seul territoire qui semblerait permettre aux personnages féminins de survivre ne serait-elle pas cette parcelle de territoire divin que la brutalité et le pouvoir masculins n'osent s'approprier : le couvent ?

Les écrits de María de Zayas dénoncent une société où les hommes semblent posséder tous les pouvoirs : alors que le monde, le territoire du monde dans son ensemble, est un domaine masculin, le territoire réservé aux femmes paraît inexistant. Si le territoire attribué aux femmes, dans les nouvelles de notre auteure, se trouve réduit à peau de chagrin, leurs corps eux-mêmes ne peuvent conserver leur intégrité. L'œuvre narrative de Zayas met effectivement en scène des personnages féminins dont les corps sont soumis à tous les outrages : viol, torture, meurtre, humiliation... Les femmes ne semblent en aucun cas propriétaires de leurs corps : ces territoires sont les propriétés des hommes⁴, ces parcelles humaines sont les biens de la société tout entière qui elle-même se trouve aux mains des hommes. Même si les nouvelles de Zayas furent écrites

¹ *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault, Paris, Belin, 2003, p. 907-919.

² María de Zayas, *Obra narrativa completa*, édition de Estrella Ruiz Galvez, Madrid, Biblioteca Castro, 2001.

³ N.C. Mathieu, « Homme-culture et femme-nature ? », *L'homme*, 1973, tome 13, n°3, p. 101-113. Voir en particulier p. 107 : « On reconnaît ici l'idée fort répandue en ethnologie, de l'universalité de la dominance politique des hommes (alors qu'il ne s'agit, une fois de plus, que d'une généralité statistique), qui permet très généralement d'éviter d'aller analyser les choses. La « dominance politique » des hommes est ainsi conçue comme une caractéristique fixe d'une catégorie biologique fixe : le politique est à l'homme ce que la vertu dormitive est au pavot, une propriété (sic) ».

⁴ A ce sujet, voir par exemple *Le corps des femmes*, Les cahiers du Grif, n°12 et en particulier l'article de Françoise Collin, « Le corps v(i)olé », p. 21-44.

au XVII^{ème} siècle, l'interprétation que Françoise Héritier⁵ propose de « l'usage du corps des femmes », malgré l'anachronisme, nous est apparue très éclairante. Selon Héritier, le modèle dominant est un modèle archaïque « qui régit le rapport de sexes dans le monde » : elle fait remarquer que l'usage du corps des femmes est sensiblement le même dans le monde entier. Les systèmes de pensée valorisent le masculin et dévalorisent le féminin : la situation des femmes est, de façon systématique, considérée comme « mineure, dévalorisée ou contrainte ». L'auteure met en évidence l'universalité de cette considération, « alors même que le sexe féminin est l'une des deux formes que revêtent l'humanité et le vivant sexué » : son « infériorité sociale n'est donc pas une donnée biologiquement fondée ». La femme a toujours été dépendante de son corps du fait de sa capacité à mettre des enfants au monde : cette capacité et la symbolisation qui en découle sont « fondatrices de l'ordre social et des clivages mentaux ». La différence sexuée et la soumission à la procréation semblent assujettir notre façon d'appréhender l'altérité : mais l'appréhension (au double sens du terme) de cette altérité ne s'établit que dans une vision hiérarchique des sexes, et donc à travers une conception fondée sur l'inégalité entre les sexes. Le féminin fut toujours marqué du sceau de l'infériorité, certes, mais les femmes pourtant souvent associées au mal⁶, à la luxure, et même à la mort à travers le sang de leurs menstrues, possèdent aussi l'extraordinaire capacité de procréer. Les femmes peuvent mettre au monde des filles mais peuvent aussi créer des êtres masculins. Même si pendant longtemps la matrice féminine ne fut comparée qu'à un réceptacle de la semence masculine, semence seule capable de véritablement créer, les hommes sont toujours restés dépendants du corps des femmes pour assurer la survie de l'espèce. Ce pouvoir exorbitant accordé à un être féminin, un être aussi faible, un être aussi soumis à ses instincts voire à sa perversité, ne pouvait être laissé sans contrôle. Cette nécessité masculine de domination sur ce pouvoir primordial s'exprime par différents faits :

(...) la règle sociale de l'exogamie a fait de l'échange de ces « ressources humaines » si utiles un sport tout aussi passionnant stratégiquement que la guerre ou la prédation, sans que les femmes perdent dans l'affaire leur caractère de butin. Le butin, la prise, l'objet d'échange et de manipulation n'est jamais considéré comme un partenaire égal en droits à celui qui le possède ou considère avoir le droit d'en disposer à son gré.

Cet immense pouvoir qui fut attribué aux femmes -celui de garantir la survie de l'espèce et de subordonner les hommes au fonctionnement de leurs entrailles- les soumet (paradoxalement ?) à la domination masculine. Le territoire extraordinaire que repré-

⁵ Toutes les citations de Françoise Héritier de cet article sont extraites de sa conférence prononcée le 28 janvier au centre Roland-Barthes (Université Paris VII – Denis Diderot) et reproduite en partie dans l'article de *Le Monde* du 10.02.2003 ; les idées abordées dans cet article sont développées dans l'ouvrage du même auteur, *Masculin/féminin II, dissoudre la hiérarchie*, Paris, éd. Odile Jacob, 2002.

⁶ A ce sujet voir par exemple l'article de Cyrille Koné, « Religion et émancipation de la femme », dans *Genre, inégalités et religion*, Paris, éditions des Archives Contemporaines, 2007, p. 239-248.

sente symboliquement les corps des femmes ne peut appartenir à ces dernières : les femmes ne sont pas maîtresses de leur propre territoire. Cette considération, relativement évidente dans la société de Zayas où la contraception et l'avortement n'existaient que de façon dissimulée et incertaine, est toujours d'actualité, même dans nos sociétés occidentales dites développées. Françoise Héritier explique sa théorie de la domination masculine par l'analyse suivante :

Ce n'est pas tant parce que les femmes ont le privilège d'enfanter les individus des deux sexes qu'il est nécessaire de s'appropriier leur fécondité, de les répartir entre les hommes, de les emprisonner dans les tâches domestiques liées à la reproduction et à l'entretien du groupe et, simultanément, de dévaluer le tout en obtenant de surcroît l'assentiment des femmes assujetties à leur soumission – par le maintien de l'ignorance notamment – que pour une autre raison (...). Pour se reproduire à l'identique, l'homme est obligé de passer par un corps de femme. Il ne peut le faire par lui-même. C'est cette incapacité qui assoit le destin de l'humanité féminine. (...) Cette injustice et ce mystère sont à l'origine de tout le reste, qui est advenu de façon semblable dans les groupes humains depuis l'origine de l'humanité et que nous appelons « la domination masculine ».

Selon l'anthropologue, le destin féminin serait donc scellé depuis toujours, depuis « l'origine de la pensée consciente » : la différence sexuée et la hiérarchie inique qui en découle, et le fait que les hommes dépendent du ventre des femmes pour se reproduire « impliquent l'appropriation et l'asservissement [des femmes] à cette tâche [l'enfante-ment] et leur infériorisation ». Le vocabulaire employé dans cette analyse par Héritier évoque bien cette comparaison entre le corps féminin et un territoire : il s'agit d'un butin qu'il faut posséder, d'un espace qu'il faut conquérir, d'un ventre qu'il faut s'approprier, d'un être dont il faut contrôler le pouvoir, d'un empire qu'il faut assujettir à la loi du plus fort, masculin.

Le « féminisme » de Zayas se limite selon nous à une tentative de réappropriation de leurs corps par ses personnages féminins : le mariage est présenté comme une union mortifère et la maternité est soit absente des nouvelles qui mettent pourtant en scène de jeunes femmes, soit associée à des situations malheureuses⁷. Dans la nouvelle *El prevenido engañado*, Serafina est enceinte alors qu'elle n'est pas mariée. Elle dissimule cette grossesse à un prétendant qui ne peut l'apercevoir que lorsqu'elle se laisse entrevoir à son balcon. Mais une nuit, don Fadrique surprend la jeune femme : elle sort de chez elle pour aller accoucher dans un enclos qui ne possède plus de porte et dont les murs s'effondrent (métaphore d'un corps défloré et d'un honneur détruit ?). Serafina vient de mettre au monde une petite fille qu'elle abandonne afin de dissimuler sa faute : la mort sociale que représente la perte de l'honneur s'accompagne souvent d'une mort physique dans les nouvelles de Zayas et la dissimulation est la seule échap-

⁷ A propos de la dangerosité de la maternité, voir par exemple, B. Bennassar, *Le lit, le pouvoir et la mort : reines et princesses d'Europe de la Renaissance aux Lumières*, Paris, éditions de Fallois, 2006.

patoire. Lorsque don Fadrique apprend à Serafina qu'il connaît son secret, la jeune femme paniquée décide d'entrer au couvent. Dans plusieurs nouvelles, *La fuerza del amor*, *El castigo de la miseria* et *Estragos que causa el vicio*, les personnages féminins sont orphelines de mère car celles-ci sont mortes en les mettant au monde. Le peu de contrôle que la femme peut exercer sur son propre corps est une idée évoquée dans deux nouvelles, *El desengaño amando y premio de la virtud* et *El jardín engañoso*, lorsque l'auteure crée des personnages féminins qui donnent naissance à deux enfants en quatre ans : les grossesses ont lieu que le mariage soit heureux ou non. Ce choix de la part de l'auteure est intéressant en ce sens qu'il affirme à nouveau que le corps de la femme ne lui appartient pas : de façon légitime au sein d'une union matrimoniale, la matrice féminine, réceptacle ouvert, appartient au mari. Il est fait allusion à cette opinion à nouveau dans *El traidor contra su sangre* où Ana accouche neuf mois après son mariage et sera assassinée par son époux car elle représente pour lui un poids financier trop lourd.

L'auteure tente de proposer une alternative à la dépossession de soi : le refus du mariage, le refus de la maternité. A travers ses écrits, elle dénonce la subordination des femmes aux normes sociales créées par et pour des hommes qui s'octroient trop souvent le droit d'y déroger. Si, comme le dit Matthieu Lahure⁸ :

(...) le corps féminin est un enjeu de pouvoir, un objet de discours et de représentation, un bien à posséder. Il est aussi et surtout visé par des violences physiques (viol, traite, maltraitance) et des violences symboliques (représentations dégradantes, discours insultant, stigmatisation). C'est à travers le corps que l'identité féminine est la plupart du temps déniée comme subjectivité.

Toutes les nouvelles présentent des cas de violences et les intrigues de la moitié d'entre elles sont construites autour d'une agression sexuelle. Dans *Al fin se paga todo*, Hipolita avoue à son beau-frère, don Luis, qu'elle a trompé son époux. Don Luis pense alors avoir le droit de s'appropriier le corps d'Hipolita puisqu'elle a elle-même offert son corps à un autre homme que son mari. Hipolita transgresse la règle de l'honneur et croit pouvoir disposer de son propre corps en en jouissant avec un autre homme : transgressant les lois imposées sur le territoire que représente son corps, elle s'expose à la « violation » des frontières de son intimité. Dans *La esclava de su amante*, Isabel est violée par don Manuel à qui elle se refusait. Dans cette histoire, le père doit partir faire la guerre et décide d'emmener sa famille. Celle-ci se trouve alors contrainte de loger chez une veuve qui vit en compagnie de son fils. Isabel se trouve donc hors de l'espace familial habituel et c'est lors d'une fête de carnaval que don Manuel, le fils de la logeuse, profite d'un moment d'inattention pour attirer la jeune fille dans sa chambre, user de sa force et la violer. Don Manuel justifie ses actes par le désir de posséder la jeune fille

⁸ M. Lahure, L'Etat doit-il sanctionner les torts symboliques à l'encontre de l'identité féminine ? in www.implications-philosophiques.org, 22 mars 2010.

afin qu'elle n'appartienne à aucun autre homme : « disculpó su atrevimiento con decir que lo había hecho *por tenerme segura* ; (...) me dio palabra de ser mi esposo »⁹. Don Manuel n'épousera pas Isabel, délaissant le territoire conquis par la force pour fuir en Sicile : après avoir ravagé un territoire par la violence, il abandonne ce qu'il a possédé en quête d'autres territoires. Inès dans *La inocencia castigada* est mariée mais va être violée par don Diego que l'honneur et la probité de la jeune femme stimulent encore davantage : le territoire est difficile à conquérir mais la victoire n'en est que plus valorisante. Les relations entre les sexes s'apparentent à des combats dont les femmes sont les perdantes perpétuelles : les personnages masculins s'acharnent à vouloir s'appropriier les territoires que représentent les corps féminins. Les frontières des corps féminins peinent à résister à la violence des assauts masculins : la prise de possession, l'imposition d'une loi afin de contrôler ce territoire, la destruction aussi sont autant d'idées qui ressortissent aux corps des femmes mais également à la géographie et aux conflits.

Zayas crée des nouvelles dans lesquelles le corps féminin est effectivement soumis à toutes les violences, comme nous l'avons dit. Mais ces situations ne servent qu'à dénoncer une société inique : alors que les corps des femmes devraient être protégés à l'intérieur des demeures familiales, les parents, la belle-famille et la fratrie se font eux-mêmes les bourreaux les plus impitoyables. Nous verrons alors que la « souveraineté sur soi », notion que notre époque contemporaine elle-même peine à concevoir au féminin¹⁰, ne peut être envisagée que sous la protection divine, sur le territoire terrestre de Dieu : à l'intérieur d'un couvent à l'architecture matricielle.

La majorité des nouvelles de Zayas commence par une description laudative des cités où se déroulent les intrigues, description associée à celle de la beauté exceptionnelle des personnages féminins. Les murs de la cité et les murs des demeures familiales sont sensés protéger la fragilité des jeunes filles : la tradition n'attribue-t-elle pas l'espace du foyer, du monde intérieur, aux femmes ? Mais à nouveau, ce territoire féminin n'appartient pas aux femmes, il n'est qu'une parcelle de territoire enclavée dans le territoire des hommes : la frontière entre la protection et l'enfermement paraît alors bien mince, voire inexistante. Nous allons proposer quelques exemples qui étaient l'idée que les personnages féminins de Zayas ne se trouvent à l'abri ni à l'intérieur des demeures familiales ni à l'extérieur. Dans *Tarde llega el desengaño*, don Jaime a épousé Elena qu'il décrit comme un ange de lumière, raison de son bonheur. Mais il suffit de la fausse dénonciation d'une simple esclave jalouse pour faire basculer le conte de fée dans le cauchemar le plus effrayant. Don Jaime, le mari très épris, est persuadé que son épouse l'a trompé et l'enferme dans une sorte de cave ou de niche comme un animal : il désire faire mourir sa femme à petit feu en la privant d'espace, et en ne lui offrant qu'un peu d'eau

⁹ María de Zayas, *op. cit.*, p. 412.

¹⁰ A ce sujet, voir par exemple, Haudiquet V., Surduts M., Tenebaum N., *Une conquête inachevée : le droit des femmes à disposer de leur corps*, Paris, Syllepse, 2008.

et de pain rassis. La jeune femme mourra sous les mauvais traitements de son propre mari dans sa propre demeure. Alors que les murs du foyer conjugal devraient se dresser tels des remparts protecteurs, ils se révèlent être des murailles qui abritent d'autres parois et d'autres murs qui réduisent chaque fois davantage le territoire réservé aux femmes : ce territoire réduit s'apparente d'ailleurs à une prison, à un cachot, ou même à une tombe. En effet, dans *La inocencia castigada*, Inès subit certainement le sort le plus terrible. La jeune fille convoitée par don Diego va subir sa perversité car il utilise la magie pour la faire sortir de chez elle. Dans un premier temps, les murs de la maison semblent infranchissables au violeur et jouent leur rôle protecteur. Mais lorsque le frère et l'époux d'Inès se rendent compte qu'elle est souillée par le déshonneur et bien que la justice l'ait jugée innocente, ils décident de l'emmurer dans l'âtre d'une cheminée. Elle n'en sera libérée que six années plus tard, aveugle et rongée par les vers qui ont proliféré dans ses excréments. A nouveau, le territoire réservé à la femme se restreint à un espace très réduit : les murs de la maison se referment sur la victime féminine jusqu'à la broyer. Comment la femme, qui ne peut s'imposer comme propriétaire de son propre corps, serait-elle en mesure de s'approprier le territoire dans lequel la tradition la cantonne ? Dans *Amar sólo por vencer*, une jeune fille séduite par un homme qui la déflore mais ne l'épouse pas est assassinée par sa propre famille qui fait en sorte qu'un mur s'écroule sur elle et l'écrase. Le territoire du corps féminin conquis et possédé par un homme qui ne respecte pas les lois de l'honneur doit être détruit : le corps féminin devient alors un territoire qu'il faut faire disparaître afin d'effacer toute trace du déshonneur, afin que ce territoire ne puisse en aucun cas être à nouveau possédé ou envahi par un autre homme. Dans *El traidor contra su sangre*, doña Mencía est amoureuse de don Enrique et ils se promettent l'un à l'autre. Mais le père et le frère de doña Mencía ne souhaitent pas la marier, préférant, par avarice, garder la dot. La jeune fille est tenue enfermée dans la demeure familiale, prison ou tombeau. Elle n'a commis aucune faute mais va être assassinée, à coups de poignard, par son propre frère quand celui-ci la surprend en train d'écrire un billet à celui qu'elle considère comme son futur époux.

Les violences à l'intérieur du foyer conjugal sont nombreuses : la nouvelle *El castigo de la miseria* met en scène don Marcos, mari avare qui bat son épouse dès qu'il découvre qu'elle lui a menti sur sa fortune : le corps de la femme, bien possédé et conquis, est molesté car le nouveau propriétaire a été leurré sur la valeur qu'il a cru acquérir. . . Don Diego, dans *La fuerza del amor*, bat son épouse qui se plaint de son mari adultère. Don Pedro, dans *El verdugo de su esposa*, décide, avec sa maîtresse Angeliana, de se débarrasser de son épouse encombrante. Angeliana n'a en effet eu aucune peine à convaincre son amant que la malheureuse Roseleta, victime du crime ourdi, le trompait. L'épouse fidèle est assassinée sous son propre toit, dans une situation de faiblesse puisque le misérable époux ôte le bandage d'une saignée sensée soulager sa femme souffrante. Le territoire du corps féminin se trouve à la merci d'un époux peu scrupuleux au sein du foyer conjugal, territoire familial. Dans la nouvelle *Mal presagio casar lejos*, trois sœurs

ont épousé des étrangers et sont tuées, à nouveau au sein du foyer conjugal : doña Mayor épouse un Portugais qui ne tarde pas à l'éliminer sous un faux prétexte d'adultère, doña Leonor épouse un Italien qui l'étrangle car elle a osé faire l'éloge du comportement noble d'un autre homme et Blanca sera sacrifiée par son époux et son beau-père lorsqu'elle découvre l'homosexualité de son mari. Les corps féminins possédés, soumis, enfermés, à la merci de leurs propriétaires et maîtres sont détruits, assujettis à la loi masculine qui décide à leur gré de leur destruction. Enfin, dans *La perseguida triunfante*, la reine Beatriz, en l'absence du roi son époux parti faire la guerre, subit les avances répétées de son beau-frère au sein du château royal. Alors que la jeune femme fait enfermer l'assaillant dans une cage afin de protéger son territoire -son propre corps mais aussi le territoire occupé par le couple marié-, c'est elle qui sera battue, enfermée puis torturée par son propre mari qui préfère croire les mensonges de son frère.

Si la demeure familiale peut s'avérer dangereuse et s'apparenter à un tombeau, le monde extérieur ne semble pas davantage accueillir avec bienveillance les personnages féminins. Lorsque les jeunes femmes sortent de l'espace qui leur est réservé et même si celui-ci peut parfois se révéler fatal pour elles, l'univers extérieur est masculin et donc hostile selon Zayas. Franchir la frontière entre les deux mondes expose à une confrontation périlleuse.

Dans *Aventurarse perdiendo*, Jacinta prend la décision de quitter la demeure familiale dans l'intention d'aller retrouver l'homme dont elle est éprise et qui l'a abandonnée. Le personnage masculin qui l'accompagne dans le monde extérieur et qui est présenté comme un homme « de confiance », l'abandonne au milieu de nulle part après l'avoir volée. Traditionnellement enfermée dans l'étroite enceinte du foyer familial, le personnage féminin apparaît complètement perdu hors de ses murs :

Y como sé tan poco de caminos porque los que había andado en compañía de don Felix habían sido con más recato, en lugar de tomar el camino de Salamanca, el traidor que me acompañaba tomó el de Barcelona, y antes de llegar a ella media legua, en un monte me quitó cuanto llevaba, y las mulas, y se volvió por do había venido¹¹.

Dans l'ensemble des nouvelles, les espaces de la rue et de l'église appartiennent au territoire masculin. La rue¹², lieu de déplacements par définition, est un territoire masculin : c'est un lieu de séduction, un espace que les galants arpentent dans l'espoir d'apercevoir à leurs balcons celles qu'ils convoitent. La rue est également un lieu que les jeunes femmes doivent traverser, le plus souvent accompagnées, pour se rendre à l'église : la rue et l'église se trouvent donc être les lieux que les jeunes filles peuvent investir ponctuellement de façon légitime. Parfois, même cette promenade est inter-

¹¹ María de Zayas, p.63.

¹² Au sujet de la dangerosité de la rue, voir par exemple F. Telamon, « La rue, lieu de sociabilité ? », *Innovations et sociétés, Territoires et territorialité, regards pluridisciplinaires*, 3, 2007, p. 39-53.

dite lorsque l'époux, le père ou le frère des jeunes filles soupçonnent une quelconque tentative de séduction. Cependant, le simple fait qu'un homme soit aperçu de manière trop récurrente dans la rue qui borde la demeure d'une honnête jeune fille met en péril la réputation de cette dernière. L'église peut également se transformer en lieu de galanterie : l'enfermement des femmes est tel que l'église devient le seul endroit où les hommes et les femmes peuvent s'apercevoir. Dans *Al fin se paga todo*, Hipolita, mariée à un homme qu'elle n'aime pas, profite de la messe pour échanger quelques propos et des billets avec l'homme qui la courtise. Une scène similaire se produit dans *El imposible vencido*. Don Rodrigo souhaite épouser doña Leonor, mais les parents de la jeune fille s'y opposent car ils estiment le prétendant peu fortuné. Alors que don Rodrigo décide de partir à la guerre, obtenir des titres et de l'argent, pour devenir digne de celle qu'il aime, il se présente à l'église pour lui annoncer son départ. Il n'est pas anodin de constater que les lieux de sociabilité et de séduction se situent sur les territoires masculins : cette présentation fait référence à une situation bien réelle mais aussi à l'orientation choisie par l'auteure qui fait de la séduction la cause de la perte des personnages féminins. De fait, aborder une jeune fille dans la rue était un comportement à proscrire, il ne pouvait être admis qu'avec une femme de mauvaise vie. La difficulté de la rencontre des deux sexes, la dangerosité de la pénétration du territoire masculin par les personnages féminins, l'importance de surveiller la frontière entre les territoires apparaissent en particulier dans une des nouvelles, *Estragos que causa el vicio*. Don Gaspar espère voir doña Florentina, mais la jeune fille reste inaccessible :

(...) porque aunque continuó muchos días en la calle, era tal el recato de la casa, que en ninguno alcanzó a ver, no sólo a las señoras, mas ni criada ninguna, con haber muchas, ni por buscar las horas más dificultosas, ni más fáciles. (...) en las rejas había menudas y espesas celosías, y en las puertas fuertes y seguras cerraduras, y apenas era una hora de noche, cuando ya estaban cerradas y todos recogidos, de manera que si no salían a misa, no era posible verlas, y aun pocas veces iban sino acompañadas de don Dionis, con que todos los intentos de don Gaspar se desvanecían. Sólo con los ojos en la iglesia, le daba a entender su cuidado a su dama¹³.

Ces quelques lignes réunissent les espaces où les rencontres entre les hommes et les femmes sont possibles. Personne, ou du moins, aucune femme, ne semble pouvoir sortir de cette demeure, et toutes les ouvertures sont closes très tôt. Cette énumération de lieux est explicite : les jeunes femmes restent inaccessibles tant qu'elles sont maintenues enfermées à l'intérieur de la demeure familiale, tant qu'elles ne se montrent pas aux fenêtres, tant qu'elles ne sortent pas ou qu'elles sont dans ce cas accompagnées. L'œuvre narrative de Zayas nous expose l'analyse suivante : les personnages féminins semblent ne pouvoir exister sans danger sur aucun territoire. La demeure familiale peut être pénétrée par les hommes qui souhaitent posséder la jeune fille. Lorsque celle-ci sort du territoire qui lui est censément dévolu pour entrer sur le territoire masculin, elle

¹³ María de Zayas, *op. cit.*, p. 766-767.

met son honneur en danger, dans la rue mais aussi au sein d'une église. Les seuls lieux qui semblent protéger les personnages féminins sont la nature et le couvent.

La première nouvelle *Aventurarse perdiendo* commence par une description détaillée d'un temple naturel où une jeune fille à l'apparence androgyne est venue se réfugier afin de fuir le monde, territoire masculin soumis aux lois et aux mensonges des hommes. Le temple décrit est dédié à la Vierge Marie : cette enceinte sacrée qui abrite une entité féminine représente un territoire protecteur pour la jeune Aminta déshonorée. La présentation de ce lieu situé au sommet d'une montagne, perdu dans les nuages sert l'apparition de la jeune fille qui trouve véritablement refuge en ce lieu : loin du territoire des hommes, du territoire de la cité, le personnage féminin blessé et trompé, qui ne trouve aucune place au sein de ce territoire masculin, se met à l'abri. Un autre exemple est proposé dans *La perseguida triunfante*, nouvelle que nous avons déjà évoquée. La reine Beatriz qui a échappé aux avances répétées et irrespectueuses de son beau-frère en l'enfermant, renversant ainsi les rôles, est battue par son époux. Puis, la reine est conduite dans la forêt par des soldats de son époux et ordre est donné de lui arracher les yeux et de l'abandonner aux bêtes sauvages. La reine accepte son sacrifice lorsque la Vierge apparaît et la sauve en la transportant au milieu d'une clairière où jaillit une source. Lorsque le frère du roi la poursuit à nouveau, la Vierge la secourt une seconde fois et la met à l'abri dans une grotte où elle restera durant sept ans, vivant de prières, de pain et d'eau. Lorsque la Vierge apparaît au milieu de la nature et sauve le personnage féminin, il semble que Zayas souhaite signifier que le monde de la nature, loin de la ville, de la cité construite sous la domination masculine, peut échapper à ce pouvoir masculin. Les territoires des cités, limités par les lois, dominés par le pouvoir des hommes ne peuvent véritablement embrasser les territoires de la forêt sauvage, des montagnes élevées : ces territoires-là, dont les hommes se désintéressent, apparaissent comme les seuls où les personnages féminins puissent éventuellement exister en paix. Les lieux isolés, écartés de la « civilisation », apparaissent comme des territoires où les personnages féminins peuvent se reconstruire. Les territoires blessés, souillés, que représentent les corps des femmes violés ou abandonnés, ont la possibilité de retrouver une forme d'intégrité, de reconstruire leurs frontières dévastées et de rétablir ne serait-ce qu'un semblant d'autonomie.

Dans la nouvelle *El prevenido engañado* que nous avons déjà évoquée, Serafina, après avoir accouché clandestinement, craint les menaces de son prétendant abusé qui a découvert la supercherie : elle fuit au couvent. Laura dans *La fuerza del amor*, après avoir subi les mauvais traitements d'un mari adultère préfère le couvent à la vie conjugale. L'auteure exprime ce choix à travers une métaphore guerrière :

Ella estaba desengañada del mundo de los hombres y que así no quería más batallar con ellos. (...) Y que supuesto esto, ella se quería entrar en un monasterio, sagrado poderoso para valerse de las miserias a que las mujeres están sujetas¹⁴.

Les relations entre les personnages masculins et les personnages féminins ne semblent pouvoir se dérouler que sur un champ de bataille : dans l'affrontement entre deux territoires, dans la violation des frontières... Le couvent est le lieu de retraite des personnages féminins qui ont perdu leurs illusions sur les relations amoureuses. Doña Juana, dans *El desengaño amando y premio de la virtud*, s'est laissée séduire par don Fernando qui, le territoire conquis, lui préfère bien vite une autre femme, moins belle mais plus chaste. Alors qu'elle se voit proposer une union matrimoniale, elle préfère devenir l'épouse de Dieu :

Yo estoy determinada de acabar mi vida en religión (...). (...) porque desde el punto que Otavio me dijo que mirase por mi alma, propuse de ser esposa de Dios. (...) Y como mujer desengañada de las cosas de él (...)¹⁵.

Dans *La esclava de su amante*, Isabel est violée par don Manuel : afin de réparer le déshonneur, elle se convainc qu'épouser son violeur est la seule solution. Mais face au refus de celui-ci qui préfère s'unir à une jeune fille maure, elle préfère entrer au couvent même si un autre prétendant, épris d'elle, la venge et lui offre de l'épouser :

(...) no será razón que me dure toda la vida vivir engañada (...). Pues ya no ha de resucitar don Manuel, ni cuando esto fuera posible, me fiara de él, ni de ningún hombre, pues a todos los contempló en éste engañosos y taimados para con las mujeres. (...) porque tengo elegido Amante que no me olvidará, y Esposo que no me despreciará, pues le contempló yo los brazos abiertos para recibirme¹⁶.

Le couvent est le seul territoire où les personnages féminins délaissés, abandonnés, qui ont perdu leurs illusions sur l'amour et qui craignent le mariage trouvent une possibilité de vivre avec dignité, dans le respect de l'intégrité du territoire que représentent leurs corps et leurs esprits. Dans la plupart des situations, le couvent apparaît comme le seul moyen de survivre pour les personnages féminins comme l'exprime l'auteure dans la nouvelle *Amar sólo por vencer*. Nous l'avons dit, dans cette histoire, Laurela est assassinée par sa propre famille. Une domestique a assisté à la scène et prévient les sœurs de la jeune fille du risque qu'elles encourent : elles préfèrent entrer au couvent :

Las hermanas de Laurela entraron, a pocos meses, monjas, que no se pudo acabar con ella que se casasen, diciendo que su desdichada hermana las había dejado buen desengaño de lo que había de fiar de los hombres, y su madre, después que enviudó con ellas, (...)

¹⁴ María de Zayas, *op. cit.*, p. 221.

¹⁵ *Ibidem*, p. 240.

¹⁶ María de Zayas, *op. cit.*, p. 442.

para que sirva a las damas de desengaño, para no fiarse de los bien fingidos engaños de los cautelosos amantes, que nos les dura la voluntad más de hasta vencerlas¹⁷.

La reine Beatriz dans *La perseguida triunfante* décidera elle aussi d'entrer au couvent, ainsi que son époux le roi. Après les différentes tentatives de meurtre qu'a subies la reine, après que le roi s'est rendu compte de son erreur et que le remord lui a fait supplier le pardon de son épouse, le couple séparé décide d'échapper au monde en se réfugiant dans un couvent. Ces deux personnages, pourtant roi et reine, possédant le pouvoir temporel suprême et détenant la capacité d'imposer leur loi et leur pouvoir sur un territoire qui leur appartient, choisissent cependant de se mettre à l'abri dans un couvent. Cette dernière nouvelle de l'œuvre narrative de Zayas tend à montrer à travers un regard féminin désabusé (qu'elle présente comme lucide) que le territoire du monde envahi par la violence que font régner les hommes ne convient ni aux femmes ni aux hommes dignes, peu nombreux dans ces histoires il est vrai.

290

La question de la territorialité est bien au cœur de l'œuvre narrative de María de Zayas. Si l'on reprend les diverses définitions proposées par le *Dictionnaire de la géographie*, nombreuses sont les acceptions qui correspondent à la condition des femmes dans ces nouvelles qui ont pour cadre l'Espagne du Siècle d'or. La sixième acception du terme « territoire » précise qu'il s'agit d'un espace de contrôle exclusif, obtenu éventuellement par des moyens violents : n'est-ce pas une définition qui pourrait convenir aux corps des personnages féminins de Zayas ? Le prétendant, ou le mari, ne cherche-t-il pas à exercer un contrôle exclusif sur le corps qu'il s'approprie souvent de force : par le viol ou grâce à un mariage arrangé ? Le dictionnaire souligne aussi que :

(...) l'idée d'appropriation est en fait constitutive de toute la spatialité humaine. (...) Admettons simplement qu'il existe une multitude d'appropriations, individuelles, collectives, communautaires, organisationnelles, institutionnelles et que toutes engendrent des rapports spécifiques d'appartenance réciproque entre l'habitant et l'espace habité.

Les femmes constituent des territoires appropriés, de façon individuelle, par un mari ou par un galant peu scrupuleux, de façon collective, par les hommes en général qui se considèrent propriétaires des femmes, de leur clan ou non, ainsi que des enfants que celles-ci mettent au monde, communautaire, car la noblesse soumet ses membres féminins à des règles très strictes qui les dépossèdent d'elles-mêmes, organisationnelles et institutionnelles puisque les lois du territoire sur lequel elles vivent, que ce soit la demeure ou le pays, les soumettent à l'autorité masculine qui les considère comme d'éternelles mineures. Le territoire est également conçu comme un :

Agencement de ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité.

¹⁷ *Ibidem*, p. 613.

Les ressources matérielles qui constituent le territoire occupé par les femmes ne sont pas la propriété des femmes : les femmes sont elles-mêmes, comme nous l'avons précédemment écrit, des biens, objets d'échange, à la fois valeurs matérielles et physiques et valeurs symboliques. La structure qui organise l'existence des individus sur ce territoire privilégie les individus masculins et informe en effet les individus ou plutôt les collectifs de chaque sexe sur leur propre identité : mais dans le cas de la société que nous décrit Zayas, l'identité des personnages féminins est associée au rôle assigné à toutes les femmes. Le territoire du corps féminin ainsi que le territoire de la demeure familiale et de la famille correspondent également selon nous à la citation suivante :

C'est à la faveur des conventions dont il est l'objet et de la très forte charge symbolique dont il est souvent porteur, qu'un territoire acquiert une valeur emblématique pour le groupe dont il est *le* territoire : le groupe s'affiche par le territoire qu'il revendique, par les représentations qu'il en construit et communique.

291

Le territoire du corps féminin n'est-il pas chargé d'une valeur emblématique tellement forte qu'elle annihile toute possibilité d'identité individuelle chez la femme ? Le groupe, masculin, celui qui possède le pouvoir politique, économique, social ne revendique-t-il pas l'appropriation totale des corps féminins qui représentent la valeur symbolique la plus importante, celle de la survie de l'espèce ? Les représentations que le groupe construit et revendique quant à la féminité ne finissent-elles pas par annihiler toutes possibilités d'existence des femmes en dehors de la valeur emblématique que le collectif leur impose ? Enfin, l'identité territoriale d'un individu ou d'un collectif est également soumise à :

une loi, à un pouvoir qui renvoie au principe d'un contrôle politique exhaustif de l'aire où ils s'appliquent. [La territorialité] repose sur l'existence d'une autorité, légitime ou non, continûment effective sur un espace donné.

Dans le cas des nouvelles de Zayas, le territoire du corps féminin ainsi que le territoire réservé aux femmes sont soumis au contrôle politique exhaustif des hommes, contrôle dont le manque de légitimité est dénoncé tout au long de l'œuvre puisque l'auteure inverse les valeurs traditionnellement admises en faisant des personnages masculins des usurpateurs, des êtres fourbes soumis à leurs instincts et prêts à tous les crimes afin de vivre librement, affranchis des lois qu'ils imposent aux femmes.

Les nouvelles de María de Zayas dénoncent une société qui ne laisse qu'un territoire bien restreint aux femmes. Les territoires des corps féminins sont à la merci de leurs propriétaires et le couvent apparaît comme le seul lieu de salut. L'auteure remet en question le pouvoir investi par les hommes qui ne se montrent pas dignes des responsabilités qui leur sont dévolues. Selon nous, l'auteure esquisse les prémisses d'une pensée féministe et les ébauches d'une théologie féministe. Nous nous inspirons, pour

conclure, de l'analyse de María Teresa Porcile Santiso¹⁸ lorsqu'elle évoque la féminité comme espace de salut : selon elle, le corps de la femme est comme un langage ouvert. Du fait de ce pouvoir unique que possède la femme de porter la vie en elle, elle se décrit (et non pas « se définit ») comme « espace de vie ». Elle trouve donc une affinité particulière en Dieu-Trinité qui est la vie même, mais aussi dans l'Église qui est un espace de vie privilégié pour le développement de la vie divine et enfin dans la société, qui est le milieu ambiant de toute vie humaine. Dans les nouvelles, la société, territoire masculin se révèle très souvent hostile au féminin : reste alors la proximité de Dieu-Trinité au sein de l'Église pour permettre à la femme d'exister. L'Église se limite ici à l'espace du couvent et non à la communauté des croyants que Zayas décrie en soulignant l'hypocrisie de nombre de chrétiens qui se révèlent plus impies que les maures. La similitude entre le territoire du corps féminin, selon Porcile Santiso, et le territoire du couvent, selon Zayas, est alors claire : la femme est un espace de salut (idée maintes fois évoquées dans les nouvelles de Zayas à travers les nombreux personnages féminins martyrs), un territoire clos abritant la vie à condition que l'homme en respecte les frontières.

¹⁸ M. T. Porcile Santiso, *La femme espace de salut*, Paris, éditions du Cerf, 1999, p. 16-17.

BIBLIOGRAPHIE

- BENASSAR, Bartholomé, *Le lit, le pouvoir et la mort. Reines et princesses d'Europe de la Renaissance aux Lumières*, Paris, éditions de Fallois, 2006, 269 p.
- COLLIN, Françoise, « Le corps v(i)olé », *Le corps des femmes*, Les cahiers du Grif, n°12, Paris, éd. Complexe, 1992, p. 21-44.
- Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault, Paris, Belin, 2003, p. 907-919.
- HAUDIQUET V., SURDUTS M., TENEBBAUM N., *Une conquête inachevée : le droit des femmes à disposer de leur corps*, Paris, Syllepse, 2008, 182 p.
- HÉRITIER, Françoise, *Masculin/féminin II, dissoudre la hiérarchie*, Paris, éd. Odile Jacob, 2002, 443 p.
- KONE, Cyrille, « Religion et émancipation de la femme », dans *Genre, inégalités et religion*, Paris, éditions des Archives Contemporaines, 2007, p. 239-248.
- LAHURE, Matthieu, « L'Etat doit-il sanctionner les torts symboliques à l'encontre de l'identité féminine ? », www.implications-philosophiques.org, 22 mars 2010.
- MATHIEU, Nicole-Claude, « Homme-culture et femme-nature ? », *L'homme*, 1973, tome 13, n°3, p. 101-113
- PORCILE SANTISO, María Teresa, *La femme espace de salut*, Paris, éditions du Cerf, 1999, p. 16-17
- THELAMON, Françoise, « La rue, lieu de sociabilité ? », *Innovations et sociétés, Territoires et territorialité, regards pluridisciplinaires*, 3, 2007, p. 39-53.
- ZAYAS, María de, *Obra narrativa completa*, édition de Estrella Ruiz Galvez, Madrid, Biblioteca Castro, 2001, 802 p.

